

CHAPITRE XIV.

Les trônes de la famille impériale. — Rupture du traité fait avec la Prusse. — La reine de Prusse et le duc de Brunswick. — Départ de Paris. — Cent cinquante mille hommes dispersés en quelques jours. — Mort du prince Louis de Prusse. — Guindé, maréchal-des-logis du 10^e de hussards. — La voiture de Constant versée sur la route. — Empressement des soldats à lui porter secours. — Le chapeau et le premier valet de chambre du petit caporal. — Arrivée de l'empereur sur le plateau de Weimar. — Chemin creusé dans le roc vif. — Danger de mort couru par l'empereur. — L'empereur à plat ventre. — Compliment de l'empereur au soldat qui avait failli le tuer. — Fruits de la bataille d'Iéna. — Mort du général Schmettau et du duc de Brunswick. — Fuite du roi et de la reine de Prusse. — La reine amazone passant la revue de son armée. — Costume de la reine. — La reine poursuivie par des hussards français. — Ardeur et propos des soldats. — Les dragons Klein. — Réprimande adressée et récompense accordée par l'empereur aux soldats qui avaient poursuivi la reine de Prusse. — Clémence envers le duc de Weimar. — Quel était le lit de Constant sous la tente de l'empereur. — Constant partage son lit avec le roi de Naples. — Une nuit de l'empereur et de Constant en campagne. — Sommeil interrompu. — Les aides-de-camp. — Le prince de Neuchâtel. — Déjeuner. — Tournée à cheval. — Roustan et le flacon d'eau-de-vie. — Abstinence

de l'empereur à l'armée. — Le petit croûton et le verre de vin. — Intrépidité du contrôleur de la bouche. — Visite du champ de bataille. — L'empereur accablé de fatigue. — Réveil gracieux de l'empereur. — Sa facilité à se rendormir. — Travail particulier de l'empereur aux approches d'une bataille. — Les cartes et les épingles. — Activité du service en campagne et en voyage. — Promptitude des préparatifs. — Une ambulance changée en logement pour l'empereur. — Cadavres, membres coupés, taches de sang, etc., enlevés en quelques minutes. — L'empereur dormant sur le champ de bataille. — En route sur potsdam. — Orage. — Rencontre d'une Égyptienne, veuve d'un officier français. — Bienfait de l'empereur. — L'empereur à Potsdam. — Les reliques du grand Frédéric. — Charlottenbourg. — Toilette de l'armée avant d'entrer dans Berlin. — Entrée à Berlin. — L'empereur faisant rendre les honneurs militaires au buste du grand Frédéric. — Les grognards. — Egards de l'empereur pour la sœur du roi de Prusse. — Grande revue. — Pétition présentée par deux femmes. — Curiosité de l'empereur. — Mission confiée à Constant. — Une suppliante de seize ans. — L'étiquette. — Entretien muet. — L'empereur peu satisfait de son tête-à-tête. — Enlèvement. — Singulière rencontre. — Aventures de la jeune Prussienne. — Crédulité suivie de détresse. — Constant recommande la belle Prussienne à l'empereur. — Retour d'un caprice. — Objections de Constant. — Générosité de l'empereur.

PENDANT que l'empereur donnait des couronnes à ses frères et à ses sœurs, au prince Louis le

trône de Hollande, Naples au prince Joseph, le duché de Berg au prince Murat, à la princesse Elisa Lucques et Massa-Carrara, Guastalla à la princesse Pauline Borghèse : pendant qu'il s'assurait de plus en plus par des alliances de famille et par des traités, la coopération des différens états qui étaient entrés dans la confédération du Rhin, la guerre se rallumait entre la France et la Prusse. Il ne m'appartient pas de rechercher les causes de cette guerre, ni de quel côté étaient venues les premières provocations. Tout ce que j'en sais, c'est que j'entendis cent fois, aux Tuileries et en campagne, l'empereur, causant avec ses familiers, accuser le vieux duc de Brunswick, dont le nom était si odieux en France depuis 1792, et la jeune et belle reine de Prusse d'avoir excité le roi Frédéric-Guillaume à rompre le traité de paix. La reine était, suivant l'empereur, plus disposée à guerroyer que le général Blücher lui-même. Elle portait l'uniforme du régiment à qui elle avait donné son nom, se montrait à toutes les revues, et commandait les manœuvres.

Nous partîmes de Paris à la fin de septembre. Mon dessein n'est pas d'entrer dans les détails de cette merveilleuse campagne, où l'on vit l'empereur, en moins de quelques jours, écraser une armée de cent cinquante mille hommes parfaitement disciplinés,

nés, pleins d'enthousiasme et de courage, et ayant leur pays à défendre. Dans un des premiers combats le jeune prince Louis de Prusse, frère du roi, fut tué à la tête de ses troupes, par Guindé, maréchal-logis du 10^e de hussards. Le prince combattait corps à corps avec ce brave sous-officier, qui lui dit : « Rendez-vous, colonel, ou vous êtes mort. » Le prince Louis ne lui répondit que par un coup de sabre, et Guindé lui plongea le sien dans le corps. Il tomba mort sur la place.

Dans cette campagne, les routes étant défoncées par le passage continuel de l'artillerie, ma voiture versa, et un des chapeaux de l'empereur tomba par la portière. Un régiment qui passait sur la même route reconnut le chapeau à sa forme particulière, et sur-le-champ ma voiture fut relevée. « Non, disaient ces braves militaires, nous ne laisserons pas dans l'embarras le premier valet de chambre du petit caporal. » Le chapeau, après avoir passé dans toutes les mains, me fut enfin remis avant mon départ.

L'empereur, arrivé sur le plateau de Weimar, fit ranger son armée en bataille et bivouaqua au milieu de sa garde. Vers deux heures du matin il se leva et partit à pied pour aller examiner les travaux d'un chemin qu'il faisait creuser dans le roc pour le transport de l'artillerie. Il resta près d'une

heure avec les travailleurs, et avant de s'acheminer vers son bivouac, il voulut donner un coup d'œil aux avant-postes les plus voisins.

Cette excursion que l'empereur voulut faire seul et sans aucune escorte, pensa lui coûter la vie. La nuit était très-noire, et les sentinelles du camp ne voyaient pas à dix pas autour d'elles. La première, entendant quelqu'un marcher dans l'ombre, en s'approchant de notre ligne, cria *qui vive* et se tint prête à faire feu. L'empereur, qu'une profonde préoccupation, ainsi qu'il l'a dit lui-même ensuite, empêchait d'entendre la voix de la sentinelle, ne fit aucune réponse, et ce fut une balle sifflant à son oreille qui le tira de sa distraction. Aussitôt il s'aperçut du danger qu'il courait et se jeta à plat-ventre; la précaution était des plus sages, car à peine Sa Majesté s'était-elle laissée tomber dans cette position, que d'autres balles passèrent au dessus de sa tête, la décharge de la première sentinelle ayant été répétée par toute la ligne. Ce premier feu essuyé, l'empereur se releva, marcha vers le poste le plus rapproché et s'y fit reconnaître.

Sa Majesté était encore à ce poste, lorsque y rentra le soldat qui avait tiré sur elle, et qui venait d'être relevé de garde; c'était un jeune grenadier de la ligne. L'empereur lui ordonna de

s'approcher et lui pinçant fortement la joue : « Comment, coquin, lui dit-il, tu m'as donc pris » pour un Prussien? Ce drôle-là ne jette pas sa » poudre aux moineaux; il ne tire qu'aux empe- » reurs. » Le pauvre soldat était tout troublé de l'idée qu'il aurait pu tuer le petit caporal, qu'il adorait comme tout le reste de l'armée, et ce fut avec grande peine qu'il put dire : « Pardon, Sire, » mais c'était la consigne; si vous ne répondez » pas, c'est pas ma faute. Fallait mettre dans la » consigne que vous ne vouliez pas répondre. » L'empereur le rassura en souriant et lui dit en s'éloignant du poste : « Mon brave, je ne te fais pas » de reproche. C'était assez bien visé pour un coup » tiré à tâtons; mais tout à l'heure il fera jour, » tire plus juste et j'aurai soin de toi. »

On sait quels furent les fruits de la bataille d'Iéna, livrée le 14 octobre. Presque tous les généraux prussiens, du moins les meilleurs, y furent pris ou mis hors d'état de continuer la campagne*. Le roi et

* Outre le prince Louis, les Prussiens perdirent en peu de jours deux de leurs meilleurs officiers généraux. Le général Schmettau, mort à Weimar de ses blessures, et au convoi duquel l'empereur assista; et le vieux duc de Brunswick, déjà plus que septuagénaire et couvert d'infirmités, lorsqu'il reçut à Auerstaedt une mort glorieuse.

« Le duc de Brunswick, grièvement blessé à la bataille

la reine prirent la fuite, et ne s'arrêtèrent qu'à Koenigsberg.

Quelques momens avant l'attaque, la reine de Prusse, montée sur un cheval fier et léger, avait paru au milieu des soldats, et l'élite de la jeunesse de Berlin suivait la royale amazone qui galopait devant les premières lignes de bataille. On voyait tous les drapeaux que sa main avait brodés pour encourager ses troupes, et ceux du grand Frédéric, que la poudre du canon avait noircis, s'incliner à son approche, tandis que des

d'Auerstaedt, arriva le 29 octobre à Altona. Son entrée dans cette ville fut un nouvel et frappant exemple des vicissitudes de la fortune. On vit un prince souverain, jouissant, à tort ou à raison, d'une grande réputation militaire, naguère puissant et tranquille dans sa capitale, maintenant battu et blessé à mort, faisant son entrée dans Altona, sur un misérable brancard porté par dix hommes, sans officiers, sans domestiques, escorté par une foule d'enfans et de vagabonds qui le pressaient par curiosité, déposé dans une mauvaise auberge, et tellement abattu par la fatigue et la douleur de ses yeux, que le lendemain de son arrivée le bruit de sa mort était général. Le malheureux duc fit appeler sur-le-champ le docteur Unzer pour apaiser les violentes douleurs que lui causait sa blessure. Dans le peu de jours que le duc de Brunswick y survécut, il ne vit que sa femme qui arriva auprès de lui le 1^{er} novembre. Il refusa constamment toutes visites et mourut le 10 novembre. »

(Mémoires de M. de Bourrienne, tome VII, page 150.)

cris d'enthousiasme s'élevaient dans tous les rangs de l'armée prussienne. Le ciel était si pur et les deux armées si proches l'une de l'autre, que les Français pouvaient facilement distinguer le costume de la reine.

Ce costume singulier fut, en grande partie, la cause des dangers qu'elle courut dans sa fuite. Elle était coiffée d'un casque en acier poli, qu'ombrageait un superbe panache. Elle portait une cuirasse toute brillante d'or et d'argent. Une tunique d'étoffe d'argent complétait sa parure, et tombait jusqu'à ses jambes, chaussées de brodequins rouges, éperonnés en or. Ce costume rehaussait les charmes de la belle reine.

Lorsque l'armée prussienne fut mise en déroute, la reine resta seule avec trois ou quatre jeunes gens de Berlin, qui la défendirent jusqu'à ce que deux hussards, qui s'étaient couverts de gloire pendant la bataille, tombèrent au grand galop, la pointe du sabre haute, au milieu de ce petit groupe qui fut à l'instant même dispersé. Effrayé par cette brusque attaque, le cheval que montait Sa Majesté s'enfuit de toute la force de ses jambes, et bien en prit à la reine fugitive de ce qu'il était agile comme un cerf, car les deux hussards l'eussent infailliblement faite prisonnière. Plus d'une fois ils la serrèrent d'assez près pour qu'elle entendit leurs

propos de soldat, et des quolibets de nature à éfaroucher ses oreilles.

La reine, ainsi poursuivie, était arrivée en vue de la porte de Weimar, quand un fort détachement des dragons Klein fut aperçu accourant à toute bride. Le chef avait ordre de prendre la reine à quelque prix que ce fût. Mais à peine était-elle entrée dans la ville qu'on en ferma les portes. Les hussards et le détachement de dragons s'en retournèrent désappointés au champ de bataille.

Les détails de cette singulière poursuite vinrent bientôt aux oreilles de l'empereur, qui fit venir les hussards en sa présence. Après leur avoir, en termes fort vifs, témoigné son mécontentement des plaisanteries indécentes qu'ils avaient osé faire sur la reine, quand son malheur devait encore ajouter au respect dû à son rang et à son sexe, l'empereur se fit rendre compte de la manière dont ces deux braves s'étaient comportés pendant la bataille. Sachant qu'ils avaient fait des prodiges de valeur, Sa Majesté leur donna la croix, et fit compter à chacun trois cents francs de gratification.

L'empereur usa de clémence à l'égard du duc de Weimar, qui avait commandé une division prussienne. Le lendemain de la bataille d'Iéna, Sa Majesté, étant allée à Weimar, logea au palais ducal, où elle fut reçue par la duchesse régente :

« Madame, lui dit l'empereur, je vous sais gré de » m'avoir attendu; et c'est parce que vous avez eu » cette confiance en moi que je pardonne à votre » mari. »

Quand nous étions à l'armée, je couchais sous la tente de l'empereur, soit sur un petit tapis, soit sur une peau d'ours dont il s'enveloppait dans sa voiture. Lorsqu'il m'arrivait de ne pouvoir me servir de ces objets, je cherchais à me procurer un peu de paille. Je me souviens d'avoir, un soir, rendu un grand service au roi de Naples, en partageant avec lui une botte de paille qui devait me servir de lit.

Voici quelques détails qui pourront donner au lecteur une idée de la manière dont je passais les nuits en campagne.

L'empereur reposait sur son petit lit en fer, et moi je me couchais où et comme je pouvais. A peine étais-je endormi que l'empereur m'appela : « Constant. — Sire. — Voyez qui est de service. » (C'était des aides-de-camp qu'il voulait parler.) » — Sire, c'est M***. — Dites-lui de venir me parler. » Je sortais alors de la tente pour aller avertir l'officier, que je ramenaï avec moi. A son entrée, l'empereur lui disait : « Vous allez vous rendre » auprès de tel corps, commandé par tel maré- » chal; vous lui enjoindrez d'envoyer tel régiment

» dans telle position; vous vous assurerez de celle
 » de l'ennemi, puis vous viendrez m'en rendre
 » compte. » L'aide-de-camp sortait et montait à
 cheval pour aller exécuter sa mission. Je me re-
 couchais, l'empereur faisait mine de vouloir s'en-
 dormir, mais au bout de quelques minutes je
 l'entendais crier de nouveau : « Constant. — Sire.
 » — Faites appeler le prince de Neuchâtel. » J'en-
 voyais prévenir le prince, qui arrivait bientôt; et
 pendant le temps de la conversation je restais à
 la porte de la tente. Le prince écrivait quelques
 ordres et se retirait. Ces dérangemens avaient lieu
 plusieurs fois dans la nuit. Vers le matin, Sa Ma-
 jesté s'endormait; alors j'avais aussi quelques in-
 stans de sommeil. Quand il venait des aides-de-
 camp apporter quelque nouvelle à l'empereur, je
 le réveillais en le poussant doucement.

« Qu'est-ce? disait Sa Majesté en s'éveillant en
 sursaut; quelle heure est-il? faites entrer. L'aide-
 de-camp faisait son rapport; s'il en était besoin,
 Sa Majesté se levait sur-le-champ et sortait de la
 tente; sa toilette n'était pas longue; s'il devait y
 avoir une affaire, l'empereur observait le ciel et
 l'horizon, et je l'ai souvent entendu dire : « Voilà
 » un beau jour qui se prépare! »

Le déjeuner était préparé et servi en cinq mi-
 nutes, et au bout d'un quart d'heure le couvert

était levé. Le prince de Neuchâtel déjeunait et
 dînait tous les jours avec Sa Majesté; en huit ou
 dix minutes le plus long repas était terminé. « A
 » cheval! » disait alors l'empereur, et il partait ac-
 compagné du prince de Neuchâtel, d'un aide-de-
 camp ou de deux, et de Roustan, qui portait tou-
 jours un flacon d'argent plein d'eau-de-vie dont
 l'empereur ne faisait presque jamais usage. Sa Ma-
 jesté passait d'un corps à un autre, parlait aux
 officiers, aux soldats, les interrogeait, et voyait
 par ses yeux tout ce qu'il était possible de voir.
 S'il y avait quelque affaire, le dîner était oublié,
 et l'empereur ne mangeait que lorsqu'il était ren-
 tré. Si l'engagement durait trop long-temps, on
 lui portait alors et sans qu'il le demandât, un pe-
 tit croûton de pain et un peu de vin.

M. Colin, contrôleur de la bouche, a maintes
 fois bravé le canon pour porter ce léger repas à
 l'empereur.

A l'issue d'un combat, Sa Majesté ne manquait
 jamais de visiter le champ de bataille; elle faisait
 distribuer des secours aux blessés en les encoura-
 geant par ses paroles.

L'empereur rentrait quelquefois accablé de fa-
 tigue; il prenait un léger repas et se couchait pour
 recommencer encore ses interruptions de som-
 meil.

Il est à remarquer que chaque fois que des circonstances imprévues forçaient les aides-de-camp à faire réveiller l'empereur, ce prince était aussi apte au travail qu'il l'eût été au commencement ou au milieu du jour : son réveil était aussi aimable que son air était gracieux. Le rapport d'un aide-de-camp étant terminé, Napoléon se rendormait aussi facilement que si son somme n'eût pas été interrompu.

Les trois ou quatre jours qui précédaient une affaire, l'empereur passait la plus grande partie de son temps étendu sur de grandes cartes qu'il piquait avec des épingles dont la tête était en cire de différentes couleurs.

Je l'ai déjà dit, toutes les personnes de la maison de l'empereur cherchaient à l'envi les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour que rien ne lui manquât. Partout, en voyage comme en campagne, sa table, son café, son lit et son bain même, pouvaient être préparés en cinq minutes. Combien de fois ne fut-on pas obligé d'enlever en moins de temps encore des cadavres d'hommes et de chevaux pour dresser la tente de Sa Majesté !

Je ne sais dans quelle campagne au-delà du Rhin nous nous trouvâmes arrêtés dans un mauvais village où, pour faire le logement de l'empereur, on fut obligé de prendre une baraque de paysan qui

avait servi d'ambulance. Il fallut commencer d'abord par enlever les membres coupés, et laver les tâches de sang : ce travail fut terminé en moins d'une demi-heure, et tout était presque bien.

L'empereur dormait quelquefois un quart d'heure ou une demi-heure sur le champ de bataille, lorsqu'il était fatigué, ou qu'il voulait attendre plus patiemment le résultat des ordres qu'il avait donnés.

Nous nous rendions à Potsdam, lorsque nous fûmes surpris par un violent orage : il était si fort et la pluie tellement abondante, que nous fûmes obligés de nous arrêter et de nous réfugier dans une maison voisine de la route ; bien boutonné dans sa capote grise, et ne croyant pas qu'on pût le reconnaître, l'empereur fut fort surpris de voir en entrant dans la maison une jeune femme que sa présence faisait tressaillir : c'était une Égyptienne qui avait conservé pour mon maître cette vénération religieuse que lui portaient les Arabes. Veuve d'un officier de l'armée d'Égypte, le hasard l'avait conduite en Saxe, dans cette même maison où elle avait été accueillie. L'empereur lui accorda une pension de douze cents francs, et se chargea de l'éducation d'un fils, seul héritage que lui eût laissé son mari. « C'est la première fois, dit Napoléon, que je mets pied à terre pour éviter un